

Après le dessert, quand le domestique eut apporté les cigares :

—Mon cher Maxime, dit le jeune duc d'Uxel, nous sommes impatients, de Castéran et moi, de savoir le véritable motif de notre présence chez toi aujourd'hui.

—Ce soir ou demain je me bats en duel, répondit le marquis, et je vous ai choisis pour mes témoins, comptant que vous ne me refuseriez pas ce témoignage d'amitié.

M. d'Uxel et M. de Castéran lui tendirent la main en même temps.

—Merci, dit le marquis ; d'ailleurs, j'étais sûr de vous.

—Nous prenons immédiatement notre rôle, dit M. de Castéran, et nous te demandons si nous ne devons pas tenter une réconciliation.

—Non, la chose est impossible.

—Soit. Comment se nomme ton adversaire ?

—Henri de Manoïse.

Les deux témoins sursautèrent et le regardèrent avec surprise.

—Quoi, tu vas te battre avec ton meilleur ami, presque ton frère ? s'écria le duc.

—Oui.

—Je ne comprends pas.

—Ni moi, fit M. de Castéran.

—Messieurs, reprit le marquis, j'ai gravement offensé Henri de Manoïse et lui-même m'a fait une mortelle injure ; mais, au nom de votre amitié pour moi, je vous demande la permission de ne point vous révéler encore, comment, d'amis intimes que nous étions, nous sommes devenus ennemis irréconciliables.

—Nous voulons bien t'accorder cela, répondit le duc, cependant...

—Oh ! ce secret ne vous sera pas caché longtemps, et vous le connaîtrez peut-être dans un instant, si M. de Manoïse a été moins réservé que moi avec ses témoins, qui ne doivent pas tarder à arriver, car je vois à la pendule qu'il est midi.

Il achevait à peine de parler lorsque Jean ouvrit une porte et annonça que deux messieurs demandaient à voir monsieur le marquis.

—Faites entrer ces messieurs dans le salon et priez-les d'attendre une minute, dit Maxime.

Le porte se referma.

—Ce sont les témoins de M. de Manoïse, reprit Maxime, c'est vous qui allez les recevoir. Pendant que vous causerez ensemble, je vais passer dans mon cabinet et écrire quelques lettres.

—Il est utile, pourtant, que nous sachions ce que nous avons à faire, dit le duc d'Uxel.

—Assurément, ajouta de Castéran, car enfin ces messieurs peuvent présenter des conditions de combat inacceptables.

—Vous entendrez les témoins de M. de Manoïse, répondit le marquis, et je m'en rapporte absolument à vous ; j'accepte d'avance, comme bien, tout ce que vous ferez.

—Avons-nous le choix des armes ?

—Il appartient à M. de Manoïse et à ses témoins.

—Devons-nous également accepter l'heure et le lieu du rendez-vous qu'ils proposeront ?

—Oui.

Ils se levèrent tous les trois. Le marquis entra dans son cabinet et ses témoins dans le salon.

XVIII

Après une conversation qui dura plus d'une heure, les témoins de M. de Manoïse se retirèrent. Ceux du marquis rentrèrent dans la salle à manger. Jean, qui avait reçu des ordres de son maître, leur ouvrit la porte du cabinet du marquis. Ils le trouvèrent achevant d'écrire une lettre. Il était toujours calme, mais très pâle.

—Il est toujours bon de prendre ses précautions, leur dit-il, en glissant l'écrit dans une enveloppe. Maintenant c'est fait et je suis tout à vous. Les choses se sont bien passées ?

—Oui, répondit M. d'Uxel ; mais l'affaire est des plus graves.

—Comment cela ?

—L'un de vous peut mourir.

—Ce n'est que la conséquence du duel.

—Oui, mais elle est terrible.

—Les témoins de M. de Manoïse vous ont-ils fait connaître la cause première de cette rencontre ?

—Nullement, et nous pensons que, sur ce point, ils ne sont pas mieux instruits que nous.

—M. de Manoïse a eu pour se taire les mêmes raisons que moi ; je garderai encore le silence. Est-ce pour demain ?

—Non, aujourd'hui même.

—Ah !... Henri est bien pressé ! Où devons-nous aller ?

—A Saint-Germain, dans la forêt.

—L'heure ?

—Quatre heures.

—Nous n'avons plus que le temps de nous préparer à partir. Restez-vous avec moi ?

—Si nous ne te gênons pas.

—En aucune façon. Comment aura lieu la rencontre ?

—Au pistolet. Vous serez placés à quinze pas l'un de l'autre et vous tirerez ensemble à un signal donné.

—Et si nous restons debout ?

—Nous voulions que la première blessure, même légère, mit fin au combat ; mais les témoins de M. de Manoïse n'ont pas voulu admettre cela. S'en tenant absolument aux instructions de M. de Manoïse, les armes seront rechargées jusqu'à ce que l'un de vous soit tombé tout à fait hors de combat.

—C'est bien, dit le marquis. Qui fournira les armes ?

—M. le comte de Ninville, premier témoin de M. de Manoïse, s'est chargé de les apporter.

—Pensez-vous comme moi qu'il serait utile de nous faire accompagner d'un médecin ?

—Sans doute ; mais M. de Manoïse ayant le sien, il nous semble qu'un seul suffira.

—Allons, les témoins de mon adversaire n'ont rien oublié, c'est parfait ! J'entre dans ma chambre pour achever de m'habiller, veuillez m'attendre un instant.

Au bout de quelques minutes, le marquis reparut, tenant son chapeau à la main, prêt à partir.

—Si vous le voulez, dit-il, nous nous rendrons à pied à la gare de l'Ouest.

—Nous sommes prêts, répondit le duc d'Uxel, partons.

En les voyant sortir de l'hôtel, le front du vieux domestique s'assombrit.

—Pour des jeunes gens qui, habituellement, ne pensent qu'à s'amuser et à rire, se dit-il, ils ont l'air bien grave ; les autres, qui sont venus tout à l'heure, étaient encore plus sérieux ; il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

Et il hochait tristement la tête.

A quatre heures, le marquis et ses témoins étaient dans la forêt de Saint-Germain. Presque en même temps qu'eux, Henri de Manoïse, également accompagné de ses témoins et d'un médecin, arriva à l'endroit indiqué pour le rendez-vous.

Il y eut un échange de saluts, puis on pénétra sous bois.

Après huit ou dix minutes de marche, on s'arrêta au milieu d'un quinconce de ces magnifiques futaies qui font l'admiration des promeneurs.

—Messieurs, cette place vous paraît-elle convenable ? demanda le comte de Ninville aux témoins du marquis.

—Je crois que nous ne trouverons pas mieux, répondit le duc d'Uxel : le jour y est bon et sans soleil.

—En ce cas, nous allons charger les armes.

Les quatre témoins se réunirent au pied d'un arbre. D'une boîte qu'il portait enveloppée dans son pardessus, le comte de Ninville sortit deux pistolets exactement pareils, de la poudre et des balles. Les armes furent examinées et les balles passèrent successivement dans la main des autres témoins. Ils ne firent aucune observation. Le comte se mit en devoir de charger les pistolets.

Pendant ce temps, Henri se promenait en fumant une cigarette. Le marquis, immobile, réfléchissait, la tête penchée sur sa poitrine, une main dans sa poche, l'autre appuyée contre un arbre.

Les armes étant chargées :

—Monsieur le duc, dit le comte de Ninville, choisissez.

Le duc d'Uxel prit un des pistolets, qu'il remit aussitôt au marquis.

Ensuite on mesura la distance, et les deux adversaires furent placés en face l'un de l'autre, la tête nue.

—Messieurs, dit le comte aux autres témoins, avez-vous quelques observations à faire touchant la position des deux adversaires ?

—Aucune, répondirent-ils.

—Alors, monsieur le duc d'Uxel, si vous le voulez bien, c'est vous qui donnerez le signal.

—Soit, dit le jeune homme.

Les quatre témoins s'éloignèrent de quelques pas, et se placèrent de façon à voir également le marquis et le baron.

—Messieurs, leur dit le duc d'Uxel, je vais compter jusqu'à trois. Au mot trois, vous tirerez. Les deux adversaires se mirent en position, prêts à tirer.

Alors, mettant le même temps entre chaque mot, le duc d'Uxel prononça :

—Un, deux, trois.

Les deux détonations se firent entendre presque simultanément.

Les témoins virent le pistolet tomber de la main du baron.

Il chancela un instant, en agitant les bras, puis tomba sur le sol, en arrière, en poussant un long gémissement.

Le marquis jeta son arme avec une sorte de fureur, remit son chapeau sur sa tête et s'éloigna rapidement en proie à une grande agitation. Ses témoins le suivirent.

—Mais tu es blessé aussi ! s'écria le duc d'Uxel, voyant le sang couler du bras du marquis.

—Ce n'est rien, répondit-il d'une voix oppressée, la balle a passé sous mon bras en mordant légèrement la chair.

—Et le baron, où penses-tu l'avoir touché ?

—Je ne sais pas, répondit-il en frissonnant ; pour ne pas le tuer, je visais à l'épaule.

—Eh bien ?

—Malheureusement il a tiré le premier, et sa balle, en me touchant, a changé la direction de la mienne.

Cependant les témoins du baron et le docteur s'étaient précipités pour secourir le blessé, qui avait perdu connaissance.

Des flots de sang s'échappaient de la blessure. La balle l'avait frappé en pleine poitrine, dans la région du cœur.

Le médecin s'empressa d'arrêter le sang en mettant sur la blessure un premier appareil rapidement préparé.

—Il est gravement atteint ; n'est-ce pas, docteur ? demanda le comte de Ninville.

—Oui, très gravement.

—Pourrions-nous le ramener à Paris ?

—Il ne faut pas même y songer ?

—Espérez-vous pouvoir le sauver ?

—Je ne puis rien dire encore, monsieur le comte, mais j'ai bien peur que la blessure ne soit mortelle. Pour le moment il est urgent de transporter M. le baron à Saint-Germain ; il faut aller chercher la voiture que nous avons laissée au rond-point et tâcher de l'amener aussi près d'ici que possible.

Le second témoin partit en courant.

En faisant un assez long détour, la voiture parvint à pénétrer dans le bois et arriva sur le lieu du combat en passant à travers les arbres.

Alors, en prenant beaucoup de précautions, le baron fut couché sur un des sièges du véhicule ; le médecin s'installa près de lui, et le cocher reprit le chemin par lequel il était venu, faisant marcher ses chevaux au pas.

Une demi-heure plus tard, le blessé était couché dans sa chambre d'hôtel et recevait les soins pressés du médecin. Sur le conseil de celui-ci, M. de Ninville était allé à Paris pour prévenir la baronne de Manoïse.

En apprenant que son malheureux fils venait de se battre en duel et que peut-être il était mortellement blessé, la baronne fut frappée d'une telle terreur, qu'elle n'eut d'abord pas une larme et qu'elle parut complètement insensible. Mais au bout d'un instant, sa poitrine eut des soulèvements violents et elle se mit à pousser des cris déchirants ponctués de sanglots, en se tordant convulsivement les bras. Ce fut une effroyable explosion de douleur.

Jeanne accourut aux cris de sa mère. Il fallait lui dire la vérité. Le comte de Ninville se trouva alors, impuissant, en présence de deux femmes également désolées et horriblement désespérées.